

RÉCIT D'UN VOYAGE: ANNA, LA JOALIENNE AU PAYS DE « IL SANTO DI PADOVA»

Un jour de février 2004, je me trouvais dans le bureau de l'Intendant du lycée pour les besoins de l'APPEL l'amicale des personnels du lycée dont j'étais la présidente en ce moment, alors je rencontrais une belle et gentille italienne, très souriante en compagnie du collègue de français Ibrahima Mané qui fit les présentations et dit à la dame: « Rjgoni, c'est celle dont je te parlais » et là est née l'idée de mon voyage en Italie pour la prochaine visite des Koldois à Padoue. Je donnai mon accord de principe n'y voyant pas d'inconvénients. Cette année, nos partenaires italiens avaient souhaité la présence d'une femme vu que les années précédentes c'étaient des hommes qui avaient représenté le Corps professoral. Les raisons de ce choix étaient motivées par le thème de cette année : « l'égalité de chance entre homme et femme au Sénégal » donc l'honneur revenait aux femmes. Là, je me sentais dans mon élément et à l'aise car, dès qu'on parlait des droits de la femme ou de l'émancipation de la femme, j'étais prête à m'engager jusqu'au bout, ce qui me valait souvent le surnom de « dame de fer » ou de « la grande royale » car je n'ai jamais voulu ou accepté d'être considérée comme une personne de second rang. Cette prise de conscience était surtout due à mon engagement dans les mouvements d'action catholique « Scoutisme et Guidisme » et surtout à l'expérience acquise à l'ONG Endatiers Monde où j'ai travaillé avec des GIEF(groupement d'intérêt économique féminin oeuvrant pour la Promotion Féminine).

Lorsqu' on nous envoya le projet, j'ai commencé à me documenter et surtout à rencontrer des personnes ressources comme Ndiobo MBALLO de l'ONG 7 A et des femmes engagées dans la lutte pour l'Emancipation et la Scolarisation de la femme. En même temps, j'ai commencé à préparer les élèves qui devaient faire le voyage avec moi. Lors d'une réunion, on n'avait souhaité choisir deux filles, les meilleures et les plus éloquentes de toutes les classes de secondes littéraires et ayant l'esprit critique et surtout osant s'exprimer en public. C'est ainsi qu'à la suite d'une audition de toutes les premières et deuxièmes de toutes les classes de seconde, Ramatoulaye BALDÉ et Seynabou DRAME furent choisies. La première, je la connaissais bien car elle était élève dans ma classe, la deuxième Nabou, je ne la connaissais pas du tout mais mes collègues disaient d'elle, élève travailleuse, sérieuse et ayant l'esprit critique.

C'est ainsi que je les rencontrai une première fois en compagnie d'Ibrahima, car leurs parents avaient donné leur accord.

De retour des examens du Baccalauréat, je leur donnai des canevas de travail et des questionnaires qui devaient les conduire à faire des enquêtes à travers la ville. C'est ainsi que nous passâmes tout le mois d' Août à travailler et à réfléchir. Cependant nous avons pris rendez-vous pour le dépôt de visa par Atricatel-AVS, et nous avons déposé les passeports. C'est ainsi que nous devrions nous rendre à Dakar le 03 Septembre à l' Ambassade d'Italie à 09 heures.

Le 02 Septembre, au petit matin, nous nous retrouvâmes à la gare routière de Kolda; Rama, Nabou, son papa et moi. C'était la première fois que je rencontrais le parent d'une des filles cela m'avait beaucoup inquiétée car cela n'a pas été auparavant. Normalement c'était le Proviseur qui devait organiser cette rencontre, mais bref c'était l'occasion et le papa de Nabou me rassurait et me confiait les filles et me demandait de veiller sur elles.

Nabou et moi, nous avons déjà nos passeports, mais celui de Rama n'était pas encore arrivé à Kolda malgré les efforts de Ibrahima Mane.

Nous avons fait un voyage éprouvant, plus de dix heures de route. Arrivées aux environs de 17 heures à Dakar, j'ai pris un taxi avec Rama pour foncer au Bureau des Passeports toutes poussiéreuses. Mais, dommage, le passeport avait été envoyé par la poste le matin même de notre arrivée à Dakar. Rama était désespérée les larmes aux yeux et moi je ne savais que faire. Nous passâmes la nuit chez moi car c'était plus proche de la ville, car elle devait loger en banlieue à Pikine. Elle ne voulait pas

manger et avait mal à la tête, peut-être la déception et la peur de ne pas être du voyage. Toute ma famille et moi, nous la rassurons, que ça allait se régler et d'un coup je me rappelais du rêve qu'elle nous avait raconté à Kolda : « L'avion m'avait laissée en rade dans un petit village à l'escale » et nous la rassurons que tout se passerait bien. Le matin du 03 Septembre très tôt nous partîmes à l'ambassade sans même prendre le petit déjeuner ; elle ne put même pas manger le sandwich que je lui offrais. Le proviseur arriva quelques minutes plus tard, et Nabou, coincée dans les embouteillages, elle, arriva légèrement en retard en compagnie de son père. Alors on finit par déposer les documents de voyage et on devait revenir dans quinze jours ; on avait décroché un autre rendez-vous dans une semaine le temps que son passeport arrive. Nous le reçûmes le jour de son dépôt de visa. Quinze jours après, nous avons reçu le visa mais refusé ».

Aussitôt après, Ibrahima appela Fiorenza qui recontacta les gens de l'ambassade d'Italie et nous fûmes convoquées quelques jours après, le jour où Rama devait retirer son visa; on déposa un autre dossier et ils nous demandèrent de revenir à 13 heures 30. Quelle attente sous le chaud soleil sans abris ni banc, ni chaises pour s'asseoir ! Et je me posais la question suivante: Pourquoi immigrer ? Et quel manque de considération pour les candidats à l'immigration ! Ce jour du vendredi 24 nous reçûmes les visas avec beaucoup de difficultés car, avant de les retirer, il fallait présenter une assurance, ce qu'on n'avait pas cherché car Ibrahima nous avait dit que tout était réglé. Alors, avec le papa de Nabou, nous sommes allées voir l'assureur le plus proche car l'agent de l'ambassade ne pouvait nous recevoir au-delà de 15 heures 30 ; et il était 15 heures déjà. A quelques mètres de l'ambassade, il y avait la SOSAR et nous négociâmes le plus rapidement possible et je proposai à l'assureur un acompte de 50.000 Frs CFA et après verser le reliquat le lundi matin. J'essayais d'appeler Ibrahima et la batterie du téléphone portable se vida, et je n'avais pas ses coordonnées en tête donc affolement de toutes les trois. Finalement il nous délivra l'assurance. Munie de ce sésame, je retournai à l'ambassade pour enfin recevoir le visa. L'agent me remettait le passeport avec la mention « Accordée » et les filles, joyeuses, me disaient « señorita, montrez nous ce qu'est un visa ». Après cela, nous rentrâmes et fixâmes rendez-vous pour le lundi 27 le matin. Elles devraient déposer leurs bagages chez moi car nous devrions passer toute cette journée ensemble et le papa de Nabou me disait « Maintenant elles sont à toi »

Le Lundi 27 / 09 nous retrouvâmes le Proviseur assis à même les escaliers, il nous attendait et avait déjà payé le reliquat à l'assureur parce que je le tenais au courant de tout. Alors, ensemble, sans Rama, coincée dans les embouteillages, nous nous rendîmes à Air France et tout était prêt, et nous voilà avec nos billets d'avion ! Fatiguées, nous rentrâmes, Nabou et moi, et donnâmes rendez-vous au Proviseur pour 20 heures à l'aéroport. Je retournai au marché Sandaga pour chercher le film sur lequel on devait travailler « Madame Brouette ». Finalement je l'avais, mais pas de version originale ni de sous-titrage en italien comme souhaité.

Je ne pouvais manger et à 20 heures nous quittions la maison pour l'aéroport mais c'est pas trop loin. Nous ne retrouvâmes pas le proviseur mais on enregistra sans problème, pas d'excédent. Dieu Merci ! Et tranquillement nous nous essayâmes dans la salle d'embarquement attendant 23 heures 30 pour entrer dans l'avion.

Et un des agents d'Air France me dit « Madame l'avion va décoller » et on détalla. À la police des frontières, je dis au Policier « c'est notre baptême de l'air, donc indiquez-nous s'il vous plaît ce qu'on doit faire ». Il me répondit « sans problème ! et on fit toutes les formalités et, hop ! le bus qui devait nous conduire au pas de l'avion était là: quelques minutes plus tard, on montait dans l'avion. Je regardais à gauche et à droite, comme dans le roman « un nègre à Paris ».

Il paraît que je me suis endormie et j'ai ronflé.

Au réveil, on était en altitude et il faisait froid. Après six heures de vol, nous descendîmes à Paris Charles De Gaulle: c'était la nuit mais c'était beau avec toutes ces lumières. Nous prîmes un autre petit avion aussitôt descendu, direction Venise. Après deux heures de vol, nous étions à Marco Polo. Mais

Venise, vue d'en haut, est sublime, divine; elle ressemblait à une immense moquette verte traversée d'innombrables labyrinthes.

A l'aéroport, surprise ! ma valise n'y était pas; Fiorenza non plus. Je faisais des va-et- viens, demandant des renseignements de gauche à droite mais la barrière linguistique ! et je répétais à la dame de la SAV qui s'occupe des pertes: «no capisco italiano solo francese e spagnolo » et elle me disait « and english », et je lui répondais « a little !» Elle me demanda l'adresse et un numéro de téléphone où ils pourraient me rejoindre et je lui répétais: «Istituto Pietro Scalcerle de Padova » . . . Mais elle ne connaissait pas.

Je scrutais l'entrée et, une heure après, nous aperçûmes deux dames avec le drapeau du Sénégal: c'était Fiorenza et Gianfranca. C'était la délivrance: accolade, joie et cela nous rassura et nous fit oublier tous ces déboires avant et pendant le voyage. L'essentiel, c'était d'y être.

Dehors, il y avait le soleil qui nous accueillait. Après quelques séances de photo, en route pour Padoue. Quelles gentilles italiennes elles étaient!

Sur ces belles routes, les camions ressemblaient à une muraille sur des kilomètres.

Après ce petit voyage, nous arrivâmes chez Fiorenza ; je devais loger chez elle la première semaine et les filles chez Gianfranca, il fallait seulement traverser la rue. On s'habitua rapidement car c'étaient des personnes merveilleuses, ouvertes. . . .

Quant aux filles, elles étaient exceptionnelles et s'étaient très vite adaptées.

Fiorenza et son mari Giacomo m'avaient tellement mis à l'aise que je partageais avec eux mes talents de cuisinière lors d'un dîner. Menu : poulet à la sénégalaise; et c'était délicieux et piquant.

Le lendemain, c'était la première rencontre au Scalcerle, et tout le monde était content et nous souhaitait la bienvenue. Nous travaillâmes dans les classes de Fiorenza et de Maria Luisa; et presque tout le monde voulait nous recevoir dans sa classe mais il y avait neuf autres écoles. Ce jour-là, nous regardâmes le film du séjour des italiens au Sénégal en Février 2004 et après c'était la projection du film iranien « le jour où je suis devenue femme»; l'histoire de trois femmes; la petite Awa, puis la jeune femme Ahou et ensuite la vieille femme dans un pays musulman. Le feed back nous a permis de traverser le pont de l'Iran au Sénégal pour entrer dans le thème de cette année: « l'égalité de chances entre homme et femme au Sénégal » ou « la condition de la femme sénégalaise ».

Les filles s'étaient très bien exprimées et j'ai vu en ce moment qu'elles me combleraient de satisfaction durant tout ce séjour. Alors, je devins plus sereine.

Le Jeudi 30 nous nous rendîmes à la «questura» pour nous faire délivrer « il permesso di soggiorno ». Les choses ont été très rapides parce que le Proviseur, Giulio Pavanini, du Scalcerle, avait fait le nécessaire pour faciliter l'obtention de ces documents nécessaires et obligatoires pour circuler librement en Italie Ah! .J'y reviens, Monsieur Pavanini, quelle sérénité et quelle simplicité! Beaucoup de chefs de service devraient beaucoup apprendre de lui; lors de notre rencontre dans son bureau, ce qui me frappait, était sa capacité d'écoute; il voulait s'assurer que tout se passait bien.

Le vendredi 1er septembre nous retournâmes au Scalcerle pour la conférence à l' Auditorium ou Aula Magna. Au dit établissement, avec les filles (Rama et Nabou), nous avons animé la conférence sur la condition de la femme sénégalaise, et ces petites avocates en herbe, « défenseuses » des droits de la femme, ont parlé des mutilations génitales, de la scolarisation des filles ... et ce qui me soulageait, c'était le fait qu'elles répondaient à toutes les questions qu'on leur posait. Rama se libérait petit à petit de sa timidité. Ce jour-là, nous avons assisté à un partage vivant entre sénégalaises et italiennes (parce que les filles étaient plus intéressées à la question de la femme).

Après cette journée de labeur très enrichissante, nous nous retrouvâmes toutes ensemble chez Fiorenza pour déjeuner dans la gaieté.

Le samedi 02 septembre: nous nous rendîmes au marché hebdomadaire, le « louma » version italienne du Prato de la Valle, cette place immense et féerique avec toutes ces statues qui veillent sur le temple.

Ce jour, nous avons fait une randonnée pédestre avec l'athlétique et très disponible Gianfranca. Finalement on réussit à faire quelques emplettes dans ce grand marché, épuisées que nous étions, mais ça valait la peine, émerveillées que nous étions par cette architecture Padouane.

Le dimanche 03, je suis allée à la Basilique de Sant'Antonio, pour participer à la messe dominicale et dire mon action grâce à ce patron des objets perdus que j'ai eu à invoquer très souvent sans me décourager, car ayant toujours satisfaction. Il faut signaler qu'entre temps ma valise avait été retrouvée sans aucune chose de perdue et surtout les masques et les objets d'art très précieux qui s'y trouvaient. Dans la soirée, le collègue Nereo Tiso du Calvi vint me prendre chez Fiorenza car je devais loger cette semaine chez lui. Encore l'inquiétude et la peur de l'inconnu.

Toute sa famille m'attendait; ainsi sa femme Stefania et leurs enfants Marco et Andrea me souhaitèrent la bienvenue. Une fois de plus, à table, j'ai senti qu'on partageait la même foi en Jésus Christ, la même ferveur et la même dévotion car on pria avant de manger. Lundi 04 septembre; c'était jour de repos pour moi, Stefania avait pris un jour de congé pour rester avec moi. Elle ne parlait pas français et moi pas l'Italien, même si je comprenais à condition que les gens parlent lentement. Et je répétais souvent cette phrase: « si parlare lento, capisco ». Ce jour-là, j'ai compris que les gestes pouvaient briser les barrières linguistiques; et naissait entre nous de l'estime. On fit un tour en ville dans « Camin » et de vieilles dames se firent présenter pour découvrir qui était cette étrangère; quelles sympathiques vieilles mais curieuses.

Le Mercredi 06 octobre, c'était la première rencontre au Liceo Fermi, avec les classes de Paolo Fontana, un homme frêle mais d'une énergie débordante; avec lui, j'ai appris la gaieté et la fermeté pendant les cours, et surtout combien il était agréable d'être aimé par ses élèves. Ce jour-là, j'ai senti l'expérience qu'avait cet homme dans la communication avec les jeunes, quelles que soient les circonstances.

Après avoir déjeuné au restaurant en face du Fermi, nous nous rendîmes chez lui à pied en passant par le centre ville et le café « Pedrocchi », où Arthur Rimbaud était passé.

Je rencontrai sa femme, Anita, et leurs enfants, Alexandre et Joanna. Aussitôt après un café, nous partions en voiture à l'abbaye de Praglia, où il y a un grand monastère très ancien. Après avoir fait la visite de ce haut lieu de la Spiritualité et de travail, j'ai pu voir les gens puiser à une fontaine; je croyais que c'était de l'eau bénite et j'ai demandé une bouteille pour en puiser et on me disait que non et que c'était seulement une bonne eau. Et on s'est marré...

Après ce fut une excursion à Teolo, sur les hauteurs. Une fois à la maison, je disais à Stefanie que j'étais à la montagne, que j'avais l'estomac lourd, et nous avons rigolé car c'étaient seulement les collines.

Avec Nereo, j'ai visité Santa Giustina et de beaux sites de la ville de Padoue. C'est ainsi que du Mercredi 6 au samedi 9, je suis allée au Calvi, à Einaudi, au Cornaro et à Alberti; les collègues de ces établissements: Alexandre et Roberta (Einaudi): Fulvio et Maria Teresa (Cornaro), Donatella (Alberti), me permirent de bien travailler dans leurs classes et surtout de beaucoup échanger avec les élèves.

Le vendredi 8/10, je déjeunais chez Fulvio avec son épouse Simonetta et leurs enfants Stefano et Matteo. Avec ce dernier, qui était l'aîné, étudiant en droit, j'ai beaucoup discuté du Sénégal. Chez Fulvio, j'ai mangé du riz et ça m'avait beaucoup manqué. Après le déjeuner, nous sommes allés à Arqua Petrarca, où il fallait monter parce que « Trafico Limitato » et j'ai découvert ce beau paysage avec ses jujubiers, ses grosses grenades, ses oliviers. . . La visite de la maison de Francesco Petrarca m'a replongée dans l'univers de la poésie et surtout de la nécessité du calme et de la sérénité pour la

production intellectuelle. Quelle riche semaine en découverte! Le lendemain, je quittais la famille Tiso pour retourner chez Fiorenza, mais j'étais triste car je m'étais beaucoup attachée à elle et surtout à sa convivialité et à sa simplicité.

Le Dimanche 10 octobre, c'était la découverte de la vraie montagne à Asiago, le village natal de Fiorenza, où vivait son père. On passa une belle journée, chantant, dansant, mangeant et buvant avec Maria Luisa, Eva, Maria Teresa, Silvia, Lucia, etc. et des élèves qui avaient fait le dernier voyage au Sénégal en Février 2004. Ce fut l'une des plus belles journées de mon séjour italien: fraternité, partage et hospitalité.

Epuisée, je revenais le soir pour partir encore dans une autre famille: celle de Maria Luisa; une collègue du Scalcerle, très maternelle, qui d'ailleurs portait le même nom que ma maman. Son mari, Gastone, ses filles Valeria et Virna et sa maman, la nonna Jeanne, m'intégraient merveilleusement dans leur famille. Cette semaine était plus reposante, car je ne sortais que pour aller à l'école. À vrai dire, je me suis ménagée un peu plus. Au Fusinato, je rencontrais la proviseur et la collègue Mafalda D'Amico, très engagée dans ce projet avec ses classes, et là-bas j'ai retrouvé Silvia Failli de l'Université qui travaillait aussi sur l'évaluation de ce projet. La méthode de travail était toujours la même: conférence, projection du film Mme Bouette, feed-back et discussion avec les élèves.

Cette semaine, du 11 au 16 Octobre, je suis allée dans les écoles Fusinato, Gramsci, Cornaro et c'était toujours la même méthode de travail: l'exposé sur le thème « égalité de chances entre hommes et femmes au Sénégal », ensuite l'échange avec les élèves et enfin la projection du film sénégalais «Madame Brouette» de Moussa Sène Absa qui illustre fort bien le thème de la condition de la femme au Sénégal; après cela nous faisons le feed-back pour en faire ressortir la thématique du film à savoir: l'émancipation de la femme, la discrimination, le mariage forcé, les violences conjugales, morales et physiques dont souffrait la femme sénégalaise, la prostitution, le proxénétisme. . . .

Dans la nuit du Jeudi 14/10, en compagnie de Fiorenza, de Gianfranca, j'ai eu une rencontre d'échange avec le groupe des femmes de Ponte San Nicolò (qui aident l'ONG 7A dans son programme Femme dans la recherche de moyens financiers). Ce fut une rencontre très cordiale et très enrichissante pour nous toutes car nous avons beaucoup parlé des problèmes de la femme aussi bien au Sénégal qu'en Italie. Malgré la pluie de ce jour, j'étais vraiment heureuse d'être l'ambassadrice de l'élégance et de l'éloquence de la femme sénégalaise. Ce qui me frappa aussi, ce fut leur geste de générosité car elles offrirent aux filles qui n'y étaient pas et à moi des livres, à savoir « le petit Prince » de St Exupéry et «La conscience de Zeno» de Italo Svevo.

Le Samedi 16/10, ce fut la rencontre avec la communauté sénégalaise de Padoue à la mission combonienne, lieu de rencontre des immigrés africains. Néanmoins « l'heure sénégalaise » et le manque de coordination ont jeté le glas sur cette rencontre mais la discussion entre les responsables et nous a permis de savoir les conditions difficiles de vie des immigrés surtout ceux qui sont arrivés clandestinement en Italie. Cela, nous l'avons remarqué les premiers jours de notre séjour avec ce sénégalais rencontré aux abords de la Basilique Sant Antonio, qui a pris ses jambes au cou dès qu'il a aperçu les «carabinieri», car nous avait-il dit n'être pas en règle et les filles qui faisaient un petit coucou aux policiers qui leur souriaient. A la fin de la rencontre, Nabou et Rama en compagnie du mari de sa tante se rendirent à Montegalda, où vivaient ces derniers depuis plus de dix ans. J'étais un peu inquiète malgré les assurances de la tante à Rama, car je craignais qu'elles ne disparaissent en Italie.

Le dimanche 17/10, en compagnie de Silvia du groupe des femmes de Ponte San Nicolò, je visitai Venise, la ville sur les eaux qui me rappelait l'île de Fadiouth, avec ses greniers sur pilotis. Ce fut une très belle promenade à travers les rues très étroites comme celles de Fadiouth. Elle dura du matin au soir, à vrai dire sans se lasser tellement. Venise est belle et attrayante, avec ses innombrables ponts et boutiques de luxe; ville cosmopolite, Venise l'est, car africains, asiatiques, européens, américains, arabes, tous s'y rencontraient, normal que ce soit la ville des amours.

Le lundi 18/10, Daniela Venturini, chez qui je devais loger la semaine du 18 au 25 vint me prendre chez Maria Luisa, que je quittais les larmes aux yeux, car je m'étais beaucoup attachée à sa famille, surtout à la nonna (grand-mère) qui me disait «si tu ne me reviens pas tôt, peut-être que tu ne reverras plus, car je suis très vieille»; et je lui répondais « Mame (grande mère en wolof), tu seras en vie jusqu'à ce que je revienne en Italie ».

La semaine chez Daniela fut plus calme car je me sentais au bout de mes forces et je restais un peu plus à la maison. Avec elle, je visitai l'observateur des Astrophysiciens, où travaillait Massimo, son mari, qui m'amena au Centro Giotto, cet hypermarché qui ressemblait à la tour de Babel, immense qu'il était... Pendant cette semaine, ce fut la rencontre avec les autorités municipales de Padoue à la mairie, en présence du Proviseur Pavanini, de Fiorenza, Gianfranca, Paolo Fontana, Nereo Tiso, de Rama et Nabou et d'Elisa, chez qui logeait Rama; après les discours, des lendemains heureux s'annonçaient dans le cadre de la coopération décentralisée et surtout de l'appui de ce projet. Avec Daniela Venturini, ce fut aussi un très grand attachement, car cette petite dame au grand cœur était généreuse comme Alexandre le Grand et me donnait beaucoup de conseils pédagogiques et des leçons de vie.. Vu tout ce que j'ai vécu et partagé dans les différentes familles italiennes, je me rendais compte des valeurs universelles que nous partageons ensemble. Et cela me confortait dans ma vision sur le projet d'échange Nord/Sud et sur la coopération décentralisée, en ce XXIe siècle où l'on voit le monde comme un village planétaire creuset de civilisation; où la solidarité et l'échange seraient bénéfiques surtout pour les couches défavorisées dont la majorité était composée de femmes qui luttent quotidiennement pour éradiquer cette féminisation de la pauvreté surtout dans les pays du tiers-monde.

Le lundi 25/10, après l'avant dernière séance de travail au Liceo Curiel, à quelques mètres du domicile de Daniela, (je priais pour qu'elle y soit mutée), je retournais chez Fiorenza dont j'avais la nostalgie de son pain fait maison très délicieux. Le lendemain, Mardi 26/10, ce fut la dernière séance de travail à Girardi de Cittadella, avec Anita et Rossella; ce fut une belle et riche journée d'échange avec tous les membres de la communauté scolaire. Le soir on faisait les bagages, du reste trop nombreux, pour partir le Mercredi 27/10.

Dans la matinée, nous prenions le bus sur la via Siracusa, à quelques mètres de chez Fiorenza, pour rallier la station de bus en partance pour Venise. Mais, malheureusement, coincée dans les embouteillages avec Maman Jolie (Gianfranca), qui nous accompagnait à Venise (heureusement qu'elle était avec nous sinon on n'aurait raté le bus et certainement l'avion) descendus du bus en plein centre-ville, on faisait le reste du trajet pour rallier la station de bus à pied, tirant ou portant les bagages sur la tête. Comme Nabou commençait à s'essouffler, je craignais la crise d'asthme, (et cela serait regrettable pour tout le monde car nous ressemblions à des réfugiés fuyant leurs pays) et c'était pour rallier la station toute en sueur, les bras meurtris, et Luigi ne nous démentira pas, car nous avons perdu toute notre gaieté. Excuse Maman Jolie, car tu avais fait de ton mieux. Arrivés à l'aéroport Marco Polo, après avoir enregistré pas d'excédent heureusement pour nous, nous sommes allés à la salle d'embarquement et il fallut attendre car il y avait un retard de vol d'une heure. Après cela, on fit un bon voyage mais, arrivées à Paris Charles De Gaulle, Rama s'écria: elle avait perdu l'argent que sa tante lui avait donné plus son transport Dakar Kolda que je lui avais déjà remis; je l'avais grondée, car elle ne m'avait rien dit mais, comme elle pleurait, je le rassurai et je l'accueillis chez moi le temps de lui préparer à nouveau son retour sur Kolda (il fallait encore déboursier). Nous arrivâmes à Dakar vers 20 heures après un bon voyage mais de dix degrés on passa à trente cinq degrés: c'était la canicule à Dakar !

Nous nous rendîmes toutes à Amitié 3, chez moi et ce fut la surprise car personne ne savait qu'on revenait. Quelle coïncidence entre le nom de mon quartier et la grande amitié entre nous trois !

Après nous appelions la maman de Rama à Kolda pour lui dire ce qui s'était passé; quant à Nabou, elle était allée chez son frère, à Grand Dakar et le vendredi soir elle revenait chez moi pour qu'elles puissent partir ensemble sur Kolda et moi je restais quelques jours de plus pour compléter le

dossier de perte à AIR France et on me remboursa quelques jours après; alors je partais à Joal pour la Toussaint. . . et ensuite ce fut le retour sur Kolda.

FIN! ARREVIDERCI !!

NB : ce qu'il faudra améliorer

*le choix des dates pour le voyage des deux délégations, car pour nous professeurs, avec les contraintes de programmes à terminer surtout dans les classes d'examen, il sera très difficile de bien organiser le voyage retour de la délégation italienne.

*s'assurer qu'on a pris le bon contact à l'ambassade d'Italie pour éviter les difficultés pour l'obtention de visa.

*beaucoup coordonner et mieux entrer en contact directement avec le professeur sénégalais car faire 20 à 25 heures de cours et conférences du lundi au samedi dans dix établissements pendant un mois, c'est excessivement difficile et cela finit par jouer sur les nerfs mais ce que j'ai vécu à Padoue, le valait bien car, pour moi, professeur travaillant avec une nouvelle méthode communicative, cette expérience m'a permis de m'améliorer et de la partager avec d'autres collègues d'espagnol.

Vive L' Amitié et le Projet Padoue-Kolda : NOSTRA AFRICA

Grazie mille - Arrivederci.

Anna Codou DIAGNE Professeur d'Espagnol Au Lycee Alpha Molo Balde de Kolda.

Scheda del film utilizzata dalla prof Diagne nei suoi interventi

MADAME BROUETTE

Regia: Moussa Sene Absa

Sceneggiatura: Moussa Sene Absa, Gilles DesJardins

Fotografia: Jean-Jacques Bouhon

Montaggio: Mathieu Roy-Décarie

Suono: Philippe Scultety

Musica: Mamadou Diadaté, Majoly Fiori, Serge Fiori

Interpreti: Ousseynou Diop, Rokhaya Niang, Aboubacar Sidikh, Kadiatou Sy, Ndéye Seneba Seck

Formato /Format: 35mm, col.

Durata /Duration: 104'

Versione Originale: francese, wolof

Paese di Produzione : Canada, Senegal, Francia



All'indomani della festa di Tamaxariit, quando gli uomini si travestono da donne e le donne da uomini, un uomo visibilmente ebbro e fasciato da un attillato vestito rosso si affaccia sull'uscio di una povera abitazione di un quartiere popolare di Dakar, Niayes Thiokeert (la collina delle pernici). Pochi istanti dopo alcuni spari scuotono l'atmosfera tranquilla dello squallido sobborgo, l'uomo, uscendo dalla baracca, si accascia colpito a morte.

Sul posto accorre la polizia accompagnata da una troupe televisiva. Un commissario e uno speaker iniziano un'indagine parallela per scoprire perché la giovane e bella Mati ha ucciso il suo compagno, l'aitante poliziotto Naago.

La narrazione procede da qui in poi seguendo una fitta trama di flash-back intrecciati con le interviste alle vicine e ai vicini di Mati che offrono infervorati la loro versione, spesso contraddittoria, dei fatti: le donne commosse e partecipi della sorte della donna, gli uomini preoccupati per il segnale di ribellione che potrebbe mettere in crisi la loro supremazia.

Questa dicotomia accesa attraversa tutta l'esperienza di Mati che a poco a poco emerge dai flash-back che ne ricostruiscono l'avventura. Mati, giovane divorziata, madre di una bambina, cerca con dignità di sopravvivere alla miseria spingendo la sua carriola carica di masserizie nei mercati colorati e vocianti della capitale senegalese. Assieme ad un'amica, Ndaxté, che la giovane è riuscita a salvare dalla brutalità cieca di un marito violento e volgare, Mati ha scelto un destino di libertà, sfuggendo ai ruoli imposti da una società maschilista che vorrebbe la donna soggetta e sottomessa. Entrambe le donne sognano di poter risparmiare abbastanza per acquistare una bettola in riva all'oceano e poter vivere così serenamente, libere da ogni soggezione. Ma non è così semplice svincolarsi dai ruoli sociali precostituiti. Nonostante la sua fierezza e i suoi proclami di indipendenza, Mati incontra e s'innamora di Naago, un poliziotto tanto affascinante quanto infedele e corrotto che la trascina in una serie di sordidi traffici. Incinta, scacciata dal padre, che nonostante avesse tranquillamente accettato dei soldi dal fidanzato della figlia, non vuole ora

sopportare la vergogna di un figlio illegittimo nella propria casa, Mati si decide ad accettare l'offerta di Naago di compiere una spedizione di contrabbando per raggranellare la somma che le permetterà di acquistare la sua sospirata gargotta. L'impresa riesce in modo rocambolesco e Mati ottiene quanto aveva sognato, ma la sua tranquillità ha breve durata, infranta dai loschi maneggi di Naago. L'intermezzo sereno precipita verso l'epilogo finale durante la festa di Tamxariit, che dovrebbe rappresentare l'inversione dei ruoli sociali, mentre, all'interno della narrazione filmica, ne smaschera la grottesca sclerotizzazione. Naago, completamente ubriaco, rifiuta di seguire la piccola Ndèye, la figlia di Mati, che supplica l'uomo di soccorrere la madre durante il parto, ne si prende la briga di aiutare la bambina assalita da una banda scomposta di uomini mascherati. Quando l'uomo ritorna all'alba, Mati lo attende con una pistola spianata.

Il film di Moussa Sene Absa ha molti pregi e anche i pochi difetti che emergono qua e là, qualche calo di ritmo, qualche forzatura didascalica, sono felicemente riassorbiti dalla grande carica umana che attraversa la narrazione. La costruzione del film è composita: Moussa Sene Absa contamina i generi mescolando assieme scene dal taglio documentaristico con uno sviluppo del racconto che richiama gli stilemi del poliziesco, fondendo la commedia con il dramma, spiazzando i processi di immedesimazione ed empatia dello spettatore grazie l'uso evocativo del coro, che nello stesso tempo però crea, attraverso l'energia pulsante della musica, un tessuto emotivo che permea e vivifica il racconto. Dei personaggi interni al racconto, che agiscono però come una sorta di voce narrante esterna, accompagnano con i loro ritmi trascinati, lo sviluppo dell'azione, sottolineandone gli snodi fondamentali e cantando le svariate variazioni del tema della pernice, incarnata dalla bella Mati, che non può vivere prigioniera.

La tesi dello scontro fra i sessi pervade la narrazione, ma non si tratta solo della contrapposizione schematica fra la violenza del dominio e la rassegnazione della sottomissione, così come appare nella scena brutale del marito di Ndaxeté che scaccia la moglie, ma anche, più profondamente, del confronto fra due diversi modi di interpretare la vita: da un lato quello irresponsabile e incongruente del maschio, dall'altro quello consapevole, avveduto, progettuale della donna. Questo diverso atteggiamento emerge soprattutto nei confronti dei figli: ancora una volta questi sono visti, dal lato maschile, come mera proprietà, da trattenere o scacciare solo in funzione della propria affermazione, mentre, da parte femminile, sono la possibilità aperta, la speranza di un futuro migliore che deve essere salvaguardata e protetta sopra ogni cosa. Da questo contrasto emerge così il paradosso di una società maschilista e patriarcale, come quella descritta da Moussa Sene Absa, in cui ciò che manca è proprio la figura paterna, alla cui assenza, non a caso, la dignità e la forza di Mati cercano di ovviare. Ora è probabilmente la mancanza di questi punti di riferimento chiari, sostituiti dallo stereotipo del maschio padrone, che crea l'irresponsabilità dei figli e perpetua in un circolo vizioso la fissità dei ruoli. In fin dei conti la stessa orgogliosa Mati non riesce a liberarsi da questo meccanismo dato che, a dispetto delle sue dichiarazioni di autonomia, cade fin troppo facilmente nella grossolana seduzione di Naago e d'altra parte, il suo sacrificio finale appare inutile: una volta incarcerata, i suoi piccoli rimarranno soli e abbandonati. Non sembra così esserci spazio per una trasformazione lì dove la cupa pesantezza dei vincoli e della pressione sociale hanno già agito in profondità; l'unico spiraglio che forse il film fa intravedere è proiettato al futuro, sta ancora nei bambini, avvenire incerto e precario. Quando la piccola Ndèye è assalita da un gruppo di ubriachi alla festa di Tamxariit non è certo Naago a difenderla, ma Samba, un suo giovane vicino, che non chiede nulla in cambio del suo aiuto, neppure il suo amore.

A cura dei Cahiers de Cinecornaro

IL REGISTA

Artista poliedrico dai molti talenti Moussa Sene Absa passa agevolmente dalla pittura alla musica, dalla regia alla messa in scena, dirigendo sia lavori teatrali che cinematografici. Questa

versatilità traspare nel suo cinema ricco di vibranti cromatismi e animato da musiche trascinanti. Moussa debutta sul palcoscenico come attore, poi passa alla regia teatrale con la pièce *La légende de Ruba* di cui è l'autore. Inizia la sua carriera nel cinema come scenografo negli anni ottanta quando la sua scenografia per *Les Enfants de Dieu* è prima al festival del cinema francofono de Fort-de France, mentre la sua prima realizzazione, il corto metraggio *Le Prix du mensonge* gli vale il *Tanit d'argent* durante le Giornate Cinematografiche di Carthage nel 1988. Nel 1991 realizza un lungometraggio in 16 mm *Ken Bugul*, poi diversi cortometraggi nel 1992: *Jaaraama*, *Set setal* e *Entre vos mains*. L'anno seguente è la volta del primo lungo metraggio in 35 mm *ça twisté à Poponguine*, ma sarà nel 1996 con *Tableau Ferraille*, un lungometraggio che anticipa i temi del incontro/scontro fra sessi indagato in *Madame Brouette* che Moussa giungerà alla notorietà internazionale ricevendo numerosi premi in diversi festival cinematografici.

Il regista, le cui opere pittoriche sono esposte in molte mostre e musei in Africa, Europa ed America, lavora anche per la televisione senegalese producendo una breve striscia umoristica quotidiana che gli ha valso un successo enorme presso il pubblico locale.

L'INTERVISTA (tratta da <http://www.ocean-films.com/>)

Intervistatore: Quelle est l'origine de l'histoire de Madame Brouette ?

Moussa Sene Absa: Je me suis inspiré de la vie d'une de mes amies d'enfance. Quand j'étais petit on me taquinait en me disant que j'étais amoureux d'elle. J'allais lui chercher du bois et je me souviens que j'étais la honte de ma famille ! Elle était la coqueluche de tout le quartier, c'était la plus belle fille, la plus gentille, la plus douce... Elle s'est mariée à 16 ans, en grande pompe, avec un douanier qui l'a couverte d'or. Deux enfants et deux ans après, elle a divorcé et s'est remariée avec un agent d'assurances. À chaque nouvelle expérience, elle disait que c'était l'homme de sa vie. Cinq ans plus tard, nouveau divorce. Puis elle rencontre un homme d'affaires qu'elle trouvait différent de tous les autres... Deux autres enfants, et... divorce ! Quant à sa dernière conquête, un riche homme d'affaires, il a disparu après l'accouchement du bébé...Je lui ai demandé ce qu'elle ferait si elle le rencontrait et elle m'a répondu : "Je le tue". Son histoire m'a bouleversé. Elle avait tout pour elle. Elle aurait pu fonder un bon ménage.

J'ai commencé à écrire en m'inspirant de son histoire et, de son côté, elle me racontait des anecdotes sur cet homme qui se saoulait et qui, parfois, était très violent....

I: La femme africaine est au cœur de votre œuvre cinématographique...

M: Dans ma société, les femmes jouissent de peu de considération. Elles n'ont pas véritablement de place et leur rôle est restreint à celui de faire des enfants.. Elles subissent violence et humiliation. Souvent, elles ne peuvent divorcer car elles sont dépendantes financièrement. Quand elles vieillissent, que leur corps se flétrit et que l'homme considère qu'elles ont fait suffisamment d'enfants, celui-ci leur impose une seconde épouse, plus jeune, vierge, et ce dernier recommence le même manège avec la nouvelle venue ! Beaucoup de mes amies se plaignent et ne veulent plus supporter cela. À 30 ou 35 ans, les femmes doutent et se remettent en question. Mais elles sont coincées. Et si par miracle, elles arrivent à en sortir, elles sont

physiquement abîmées par les nombreuses maternités et ne trouvent pas de conjoint de leur âge car celui-ci recherche une femme vierge et sans enfants... Et à 30-35 ans, elles en ont déjà cinq ou six ! Leur rôle est très limité dans le temps. On ne les imagine pas à 70 ans et cela a un effet dévastateur sur l'image de la femme et sur la société toute entière ! Il faut en parler !

Pour moi la femme est sacrée. Je la compare à une perdrix. Du temps des cours royales, la perdrix était un animal sacré, utilisé dans les pratiques mystiques car il portait chance et bonheur. Mais cet animal ne devait pas être mangé par n'importe qui. Il fallait le mériter. Comme la femme. Il faut la mériter !

I: Comment voyez-vous le rôle du créateur ?

M: Personnellement, je fais des films sur l'urgence. Il est urgent de poser les véritables problèmes de notre société. Le cinéma est un médium très important qui peut aider à comprendre et à résoudre les problèmes de notre continent. Le "développement" est lié à l'évolution des mentalités et chacun doit y avoir sa place. Mais dans une société comme la mienne où la femme est tellement peu considérée, je me dois de témoigner. Je me dois de montrer au monde cette terrible face cachée ! Je n'aime pas le cinéma de divertissement. Je crois qu'avant de plaire aux autres, le cinéma doit d'abord être un miroir où mes compatriotes peuvent se voir tels qu'ils sont, en espérant qu'ils changent ! Je ne cherche pas à amuser les gens, mais j'essaie de les transformer en travaillant sur l'inconscient collectif. Je voudrais que tous les hommes qui voient mon film en sortent bouleversés et en rentrant chez eux disent à leurs femmes Je t'aime! Le rôle du créateur dans une société c'est de provoquer, de dénoncer. Le créateur doit aussi être universel. Il doit arriver à toucher à ce que Senghor appelait "l'enracinement et l'ouverture". C'est un peu l'image du baobab, cet arbre immense dont la sève de la vie lui est donnée par les racines. C'est bien d'utiliser les feuilles et les branches, mais il ne faut pas oublier les racines. ...

I: Pourquoi avez-vous décidé de tourner le film en français ?

M: À l'origine, j'avais l'intention de le tourner moitié en français, moitié en wolof. J'avais donné le scénario aux comédiens en français, et lors des répétitions, la petite N'Dèye a dit son texte en français. J'étais surpris et quand je lui ai demandé si elle voulait le dire en wolof, elle m'a répondu : "Je l'ai lu en français, je peux pas le dire en wolof. Pourquoi, je vais le dire en wolof ?" Et pour moi, ça a été le déclic. J'ai trouvé ça formidable! Cette petite fille de 10 ans m'a ouvert les yeux et m'a ramené à ma dualité culturelle! Les intellectuels africains vivent une dualité qu'ils refoulent la plupart du temps. Cependant, ils parlent français entre eux, ils mangent à table en français chez eux, et souvent, ils vivent en France; mais quand ils tournent un film, ils le tournent dans leur langue! Tant que j'écrirai en français, je tournerai en français. Je suis fier d'être francophone. Ça ne veut pas dire qu'on peut m'imposer une culture ...

I: Quels sont vos choix en termes de mise en scène ?

M: Pour moi la mise en scène commence dès l'écriture. Si quelqu'un d'autre fait un film que j'ai écrit et qu'il est fidèle à ce qui est écrit, il fera le même film que moi à 70%. J'adore la mise en scène ! Malheureusement, la télévision nous a habitués à des gros plans et à des champs

contrechamps qui détruisent l'écriture cinématographique. Personnellement, j'utilise des plans séquence. Je fais un master dans lequel j'introduis une ou deux coupes. Je préfère que les gens bougent dans le cadre, plutôt que ce soit la caméra qui bouge. Ou si elle bouge, elle doit nous amener vers quelque chose de pertinent. On dit souvent que le cinéma africain est lent, je ne le pense pas. Pourtant il fait des plans interminables mais dans ses plans, mille choses se passent. Le temps n'est pas l'apanage d'une culture. C'est une question de regard.

I: Parlez-nous de l'aspect esthétique du film...

M: J'associe le décor à un personnage et ce personnage est aussi important qu'un acteur. Le décor nous parle. J'aime le cinéma vérité et je m'inspire de la réalité. Même si le décor est construit, il n'est pas fait uniquement en fonction du cadre de la caméra. D'ailleurs, quand on a construit les décors sur la route de la Corniche à Dakar, un des ministres s'est plaint en Conseil que des gens venaient d'installer un bidonville!! Mais le décor doit aussi véhiculer la symbolique du film, comme cette femme, par exemple, qui pousse sa brouette. Ceci apporte l'élément visuel de la libération de la femme. C'est une façon de sensibiliser le spectateur au sujet.

Pour moi chaque film a une couleur. Madame Brouette est rose. Dès le début, avec le directeur artistique et le directeur de la photographie, on a travaillé sur cette notion. Je voulais avoir des couleurs le plus passées possible, tout en jouant sur l'arrière plan qui devient une peinture. Au fond, un plan c'est comme lorsque je peins. J'ai voulu travailler par tache, du jaune pour les femmes, du rose, du kaki, du brun, des couleurs rouge terre, très passées, des couleurs de la ferraille, ou alors carrément, du bleu vif dans la gargote parce qu'on voit les deux femmes l'appliquer. La seule couleur que je n'utilise jamais est le vert.

I: La musique est particulièrement présente dans vos films...

M: Lorsque je raconte une histoire, j'aime la raconter avec une polyvalence de moyens : des paroles, de la musique, et une mélodie. Mais la musique n'est pas cantonnée aux instruments, c'est aussi la voix. En Afrique, la tradition orale est basée sur le verbe chanté. Donc j'utilise tous ces moyens et, comme dans la tragédie grecque, il y a le chœur qui représente à la fois le témoin et le spectateur. Ici, le chœur est tenu par des griots, ceux qui en Afrique transmettent la tradition car c'est le moyen le plus efficace.

I: Quels ont été les apports de la coproduction ?

L'union fait la force comme on dit, et je crois qu'une coproduction doit profiter à tout le monde. Et ça c'est le plus difficile ! Djibril Diop Mambety, lui, insistait beaucoup sur la notion de territoire. Avec la coproduction canadienne, j'ai eu accès à des professionnels de haut niveau et à du matériel technique très performant. D'abord, j'ai retravaillé la structure du scénario du film avec le scénariste, Gilles Desjardins. Il m'a beaucoup apporté. Sur le plateau de tournage proprement dit, il y a eu à la prise de son, Philippe Scultety, - et j'ai, je pense, le meilleur son qu'on ait jamais fait au Sénégal... - une scripte avec une mémoire infailible, et Pierre Magny, un premier assistant extraordinaire, la Rolls du cinéma! La qualité hyper professionnelle de l'équipe m'a permis de me consacrer aux acteurs et à la réalisation.

Je dois aussi ajouter que Jean-Jacques Bouhon, le directeur photo français, qui a dû joindre la production au pied levé et pour qui ce n'était pas toujours facile a fait de superbes images

I: Pouvez-vous parler de la personne à laquelle le film est dédié ?

M: Le film est dédié à Bertrand Chatry. C'est le directeur de la photographie qui a fait l'image de mon film précédent. Il est malheureusement décédé trois semaines avant le tournage. C'était devenu un ami. Nous nous fréquentions. Il avait lu toutes les versions du film. On avait fait le repérage et tout le casting ensemble. On se regardait et on savait ce qu'on faisait. Je n'avais pas besoin de discuter. Ça a été un moment très dur. Parfois, je tournais et je le sentais près de moi, tellement on avait parlé de toutes les scènes. Sa disparition m'a beaucoup affecté et c'est pourquoi je dédie le film à sa mémoire.

a cura della redazione de *I Cahiers de Cinecornaro*
(<http://www.liceocornaro.com/default.php?t=site&pgid=111&lang=IT>)

Liceo Scientifico Alvisè Cornaro Padova